

Apprentissage de la médecine et allégorie du Temps chez Jean Reverzy médecin et écrivain (1914–1959)

Gérard Danou

Jean Reverzy, médecin généraliste lyonnais, partagea sa vie entre la médecine et l'écriture. Il fut découvert par Maurice Nadeau qui publia *Le Passage* en 1954 (prix Renaudot) un roman dont le narrateur est médecin, et l'argument principal est la maladie et l'agonie d'un personnage nommé Palabaud. Ce dernier vit en Polynésie et se sentant malade revient dans sa ville natale pour y mourir. Deux ans plus tard, Reverzy publie un second roman, *Place des Angoisses*, qui raconte, en première personne, l'apprentissage de la médecine et les premières expériences traumatisantes qui saisissent le jeune narrateur découvrant la réalité de la soumission des corps à l'œuvre du Temps. Avec ces deux romans les plus connus, il faut citer aussi, *Le silence de Cambridge*, *Le Corridor*, et *La vraie vie*, sans oublier les *Écrits autobiographiques* (1935–1959) rédigés sur des cahiers depuis l'âge de quinze ans et n'étaient pas destinés à la publication. Le fils de l'auteur, Jean-François Reverzy, les a réunis et annotés pour les éditions Actes Sud, en 1986. Ces textes d'une qualité littéraire inégale, ont un intérêt fondamental: celui de suivre le fil d'une pensée qui se construit en ébauchant les caractères des personnages de l'œuvre à venir (Palabaud, le Professeur Joberton de Belleville, Dufourt ...).

Initiation médicale

Les études médicales constituent classiquement depuis des siècles un apprentissage assimilable à un rite d'initiation livrant accès à un savoir et à un savoir-faire. On peut énumérer les éléments qui structurent ce rituel: la proximité de la maladie et de la mort à l'hôpital, l'acquisition de connaissances auprès de Maîtres investis du pouvoir de transmission, de longues études, une langue spéciale, une nosographie complexe et le rôle de *dépositaire de secrets*. Expérience événementielle d'une rare intensité, l'initiation médi-

cale offre heureusement dans le même mouvement les conditions de son dépassement avec la promesse d'intégration au corps médical c'est-à-dire à *l'ordre de son discours* et la reconnaissance sociale inaugurée par la cérémonie du serment d'Hippocrate. Cette initiation devrait enrichir la capacité de raconter et de transmettre des expériences, bouleversant, comme le dit justement P. Ricœur à propos du récit, *l'expérience profonde du temps*. Chez la plupart des médecins cette épreuve initiatique très forte semble oubliée. L'œuvre des médecins écrivains, (de tous) mais ici de Jean Reverzy, montre combien la première expérience est toujours vive, travaillant au cœur même de la condition et du médecin et de son écriture.

Tous les médecins n'écrivent pas, mais l'expérience que raconte l'écrivain médecin sur sa formation et sa pratique a, chacune dans son originalité, une valeur d'universalité. Il s'agit alors d'une véritable connaissance anthropologique du médecin du malade et de la maladie par la littérature, dont le discours forgé dans la langue symbolise au mieux la complexité des réalités vécues. Dans le silence de l'acte de lecture dialogique, le lecteur médecin (ou non) se voit à la fois comme personnage supposé tout puissant et comme sujet fragile affecté et en proie au doute.

Le thème majeur de l'œuvre de Reverzy est la question du Temps dont la grande métaphore, mieux l'allégorie, est représentée par la figure complexe de la *fatigue* (physique, psychologique, existentielle, métaphysique). En fait une fatigue qui répond simplement au sentiment aigu de l'existence. Le médecin narrateur considère donc le temps d'avant la fatigue ou temps de l'enfance, celui de la fatigue se dévoilant au moment de l'initiation médicale qui fait événement (Erlebnis) et enfin le temps de la vie adulte où la médecine et la littérature luttent chacune avec ses armes spécifiques contre la fatigue du temps à l'œuvre.

La vocation médicale ou le temps de l'enfance

Un parcours des écrits autobiographiques de Reverzy permet de comprendre l'idéal médical du futur étudiant en médecine. Il y est préparé par une histoire familiale et par sa lecture de Schopenhauer dont on sait l'emprunt au boud-

dhisme. Dans ses *Aphorismes sur l'amour et la mort*, Schopenhauer écrit: «A 17 ans je fus comme Bouddha frappé de la souffrance universelle».

J'ai retenu cela par cœur, dit le jeune Reverzy; j'avais 17 ans moi aussi. Je lisais et relisais la phrase; (...) J'avais dans la tête l'image de milliers d'êtres malades, mourants ... Cela devait se passer en Orient, en Chine ... Ils étaient étendus sous un soleil si vivant dans mon imagination que j'en ressentais la chaleur ... Et j'étais au milieu de ces êtres sur lesquels je me penchais ... (Autobiographie. p.114)

L'événement étonnant et la découverte de la fatigue

Avant, dit le narrateur dans *Place des angoisses*, il n'y avait pas la fatigue. C'était dans l'intemporalité du temps de l'enfance. Mais la découverte du temps compté, et avec lui de la maladie, de la mort, du cadavre et des dissections, produit l'effet d'un étonnement au sens fort, d'un coup de tonnerre qui va devenir par l'écriture, un questionnement ou étonnement philosophique. A compter de ce moment plus rien n'est comme avant. Il s'est produit une véritable expérience, une épreuve. Et avec elle, se creuse l'écart entre l'idéal infini de la jeunesse qui voulait assumer l'assomption de la souffrance humaine, et les limites de la réalité. Dans ce creux gît la fatigue:

Etrange associée à ma vie! le premier jour où sa main pesa sur mon épaule, je ne me doutai pas qu'elle m'accompagnerait si longtemps. Plus tard, comme une vieille douleur je me mis à l'aimer.

Travail médical, travail de l'écriture ou les mots à l'œuvre contre la mort

Le travail de l'écriture sert comme il le dit lui-même de médicament contre la fatigue existentielle: la fuite du temps. «*Ecrire pour ne plus sentir l'aiguillon de la douleur*». Le jeune étudiant apprend la médecine, avec son langage spécial, c'est-à-dire qu'il interprète et transmute les mots expressifs du langage commun, porteurs d'affects, en mots signes. Voici un exemple du moment de passage d'un registre à l'autre du langage:

*Je regardais avec curiosité (...) sa peau labourée d'innombrables sillons.
Un externe m'avait appris:*

– Le patron a un eczéma lichénifié du cou ... Et le mot «lichen» jusque-là évocateur pour moi d'une végétation misérable accrochée à quelque rocher arctique se couvrit de l'image d'une nuque couturée, suintante, piquée de poils rares et irréguliers. (Autobiographie)

On notera dans la citation ci-dessus l'opération de «recouvrement» du langage commun par le langage médical. Le travail de l'écrivain est de rendre ce dernier au langage commun, de «dégeler» les mots, d'en faire vibrer le son et le sens. Au centre de la médecine comme au centre de la littérature il y a le récit, c'est-à-dire la narration: raconter quelque chose à quelqu'un. Ainsi ce patient reverzien amené à l'hôpital pour un malaise et qui répète en vain son histoire devant un auditoire qui comprend autre chose. Or ce qu'il voudrait dire, ses émotions, seule la parole poétique peut le prendre en charge révélant en cela l'impensé du discours médical:

Encore une fois Dufourt prêta l'oreille à son histoire: rien de ce qu'il avait dit la veille ne se trouvait transcrit et rien non plus de ce qu'il n'avait pas dit. Le sentiment, dans la rue montante quand il avait gravi l'escalier prolongeant le trottoir [...] et ses espoirs ses dégoûts ses joies ... (La vraie vie, in Œuvres).

La double pratique (de la médecine et de la littérature) fait comprendre avec acuité les limites spécifiques des mots de la langue selon les conditions particulières de leur emploi et de leur destinataire. Les mots en général veulent exprimer le particulier mais ils ne peuvent dire que l'universel. L'interprétation médicale des signes qui par définition objective le corps organique, réduit l'histoire d'une vie entière à une étiquette pathologique. La littérature qui produit du sens sans cesse à reconfigurer, traduit le besoin inaliénable de raconter pour faire partager des expériences pour donner forme aux passions les plus contradictoires, et pour inscrire les mots dans le cours du temps.

Références

- Jean Reverzy. *Le Mal du soir*, Ecrits autobiographiques (1935–1959), ed. Actes Sud, 1986.
- Jean Reverzy. *Œuvres complètes*; ed. Flammarion, 1976 (cet ouvrage comprend: *Le Passage*, *Place des Angloisses*, *Le corridor*, *La vraie vie*, ainsi qu'une série de textes courts). Réédition 2002, 1 vol. incluant «*Le Mal du soir*» et une biblio. complète.
- Gérard Danou. «*La fatigue créatrice de Jean Reverzy*» in Lire Reverzy. Lyon; P.U.L.: 1996.